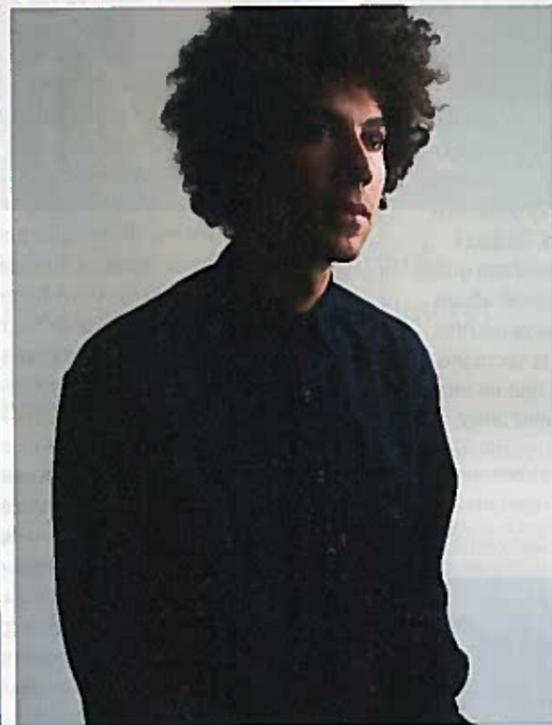
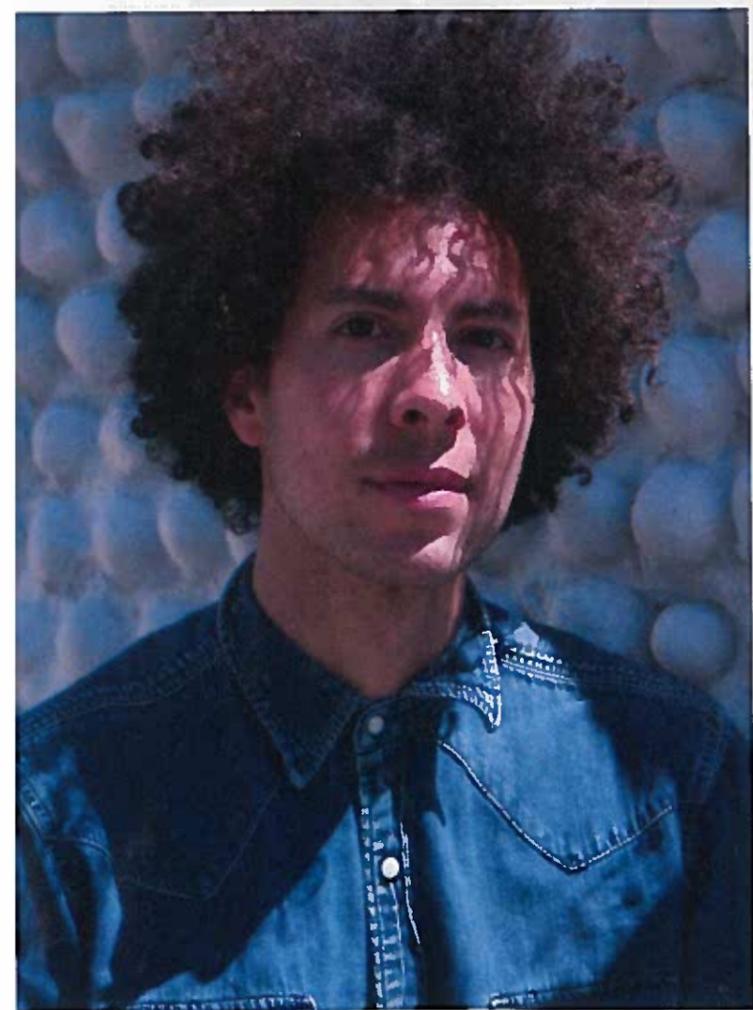
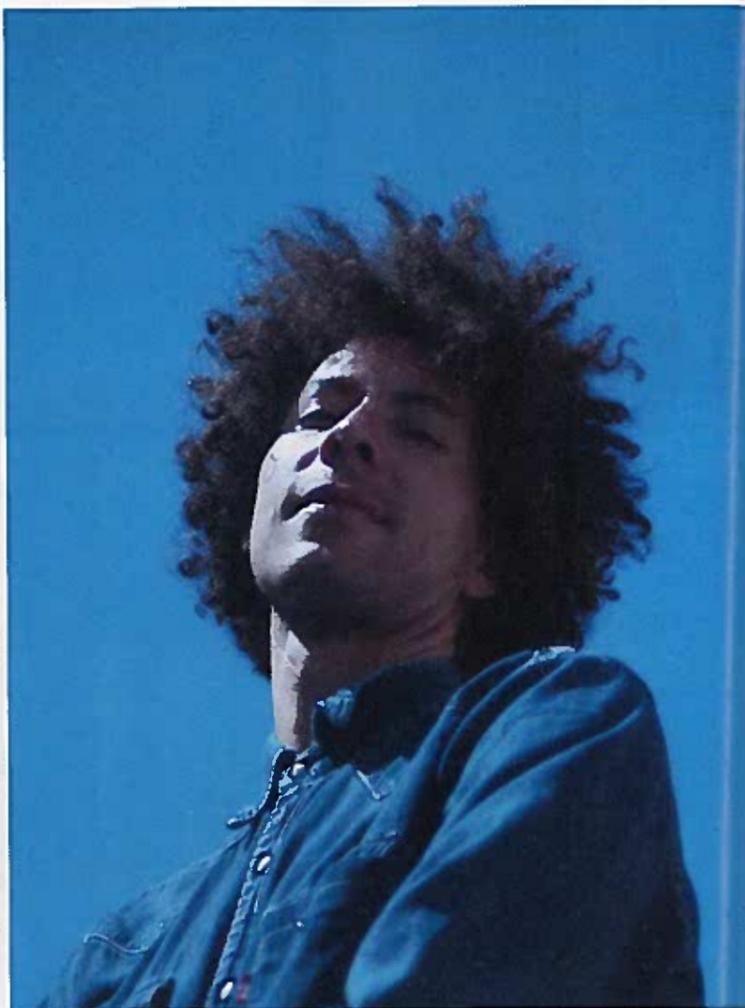




© MIKO MIKO STUDIO.



© MIKO MIKO STUDIO.

Musicien voyageur

TÉMÉ TAN

Né à Kinshasa il y a 32 ans, Tanguy Haesevoets a vécu entre la Belgique et le Congo avant de sillonner le monde entier. De ses périple, il a ramené une musique multiculturelle colorée au groove contagieux, qui ensoleille les expériences douloureuses de sa vie.

PAR ISABELLE BLANDIAUX.

Chez moi, rien n'est noir ou blanc: tout est mélangé», nous dit Tanguy Haesevoets, alias Témé Tan («Té», «Mé», la main et l'œil en japonais, «Tan», son surnom lors de son année d'étude en Andalousie). Maman métisse et papa belge, petite enfance congolaise puis retour à Landen, dans le Brabant flamand, néerlandais à l'école et lingala qui a fait place au français à la maison, rumba dans le clan familial africain mais aussi blues, chanson française, grunge, rap en Belgique. Et puis, beaucoup d'avions. Dès le plus jeune âge, pour faire le lien entre les deux continents de ses racines et tenter de nouer son identité. Tout un temps, il ne se sentait nulle part chez lui, puis il a fini par se sentir bien partout, y compris au Pérou, au Guatemala, au Honduras, au Brésil, au Japon, en Norvège, en Guinée-Conakry, parcourus le nez au vent et le dictaphone à la

main. Puisant dans cette richesse multiculturelle le propos de sa musique singulière et texturée. «Le voyage est depuis toujours en moi, naturel et sans appréhension, poursuit-il. Au début, je découvrais un pays tout en y prenant du son, puis le phénomène s'est inversé: je suis allé spécialement au Brésil pour sa scène musicale.» Annoncé par deux singles aux mélodies entêtantes, *Améthys* et *Ça va pas la tête?*, son premier album éponyme nous immerge dans son monde intime, entre chaude sensualité et minimalisme électro.

Qu'est-ce qui t'a donné envie de faire de la musique?

Peut-être le fait de voir mon père jouer des instruments: un piano qui n'était jamais accordé, des guitares et un harmonica. J'ai un peu appris par moi-même, puis j'ai fait du solfège qui m'a complètement refroidi. Par la suite, j'ai préféré faire des études de littérature anglophone et hispanophone plutôt ▶

«Quand j'écris autour de mes parts d'ombre, cela sort de façon lumineuse»

'Dans *Ça va pas la tête?*, il y a des samples de gamins que j'ai enregistrés dans la rue à Conakry'

que le Conservatoire, de peur que cela m'enlève le plaisir de jouer et que cela me formate. Du coup, pendant l'univ, j'ai énormément composé et expérimenté. Avant ça, j'aimais bien chanter sur Michael Jackson, sur MC Solaar ou sur les Beastie Boys. C'est d'ailleurs en voyant ces derniers en concert à Forest que j'ai eu un déclic: c'était ça que je voulais faire. Et puis, à 18 ans, j'ai fait un exposé en rapport à l'école et un groupe m'a recruté comme chanteur.

Si elle aborde aussi des thématiques plus sombres, ta musique garde toujours une part solaire. C'est voulu?

Mes chansons les plus positives, comme *Ça va pas la tête?*, sont presque des antidotes à la tristesse, pour rendre de la joie de vivre à certaines personnes et à moi-même. C'était donc un but en soi. Je pense être quelqu'un d'assez positif, mais j'ai des moments très sombres aussi. Quand j'écris autour de mes parts d'ombre, cela sort de façon lumineuse. Avec *Améthys*, je rends hommage à ma maman, entre tristesse et joie. Je voulais célébrer sa vie, pas rester uniquement dans le deuil (*elle est décédée en 2014, NDLR*). *Matiti* («les mauvaises herbes» en lingala) évoque mon enfance au Congo: les paroles me sont venues au milieu de la nuit, comme un voyage chamanique dans la peau de ce gamin que j'ai été, pour exorciser la douleur du départ brutal à 6 ans. Je me souviens des moindres détails de cette dernière journée et de toutes les larmes que j'ai versées. Cette chanson est aussi un clin d'œil au petit nom de ma grande-cousine et de ma grand-mère. Dans *Ouvrir la cage*, j'ai couché sur le papier toutes ces choses dont j'ai été le témoin dans l'actualité et qui m'agressent: la consommation industrielle de la viande, le changement climatique, le mouvement de masse des migrants, la façon dont ils sont traités à leur arrivée aux frontières... *Olivia* parle d'une fille que j'ai croisée dans la rue: elle m'a fait tellement d'effet que j'ai dû écrire pour m'en libérer, sinon cela m'aurait trop tourné dans la tête.

Améthys était le surnom de ta maman?

C'est comme cela que je l'appelais. Elle croyait aux vertus des pierres fines et la première pierre qu'elle m'a donnée, c'est une améthyste. Elle me l'avait offerte parce que cette pierre mauve est apaisante, aide à la concentration pour la méditation et les

études. J'ai découvert plus tard qu'elle encourage aussi la création chez les artistes. En même temps, ma mère m'avait offert un dictaphone pour que j'enregistre mes cours et que je le retranscrive après à la maison.

En fait, c'est avec ce dictaphone

que j'ai commencé à enregistrer mes premières maquettes. Je trouvais ça marrant qu'elle m'offre deux objets pour m'aider dans les études qui m'ont finalement aidé à devenir musicien. Une voie dans laquelle elle me soutenait également.

Tes mélodies sont immédiates et spontanées, mais le son des morceaux est assez complexe. Comment composes-tu?

Avant, je composais à la guitare, maintenant je compose à partir de mélodies que je chante et qui me viennent en marchant ou au réveil et que j'enregistre sur un dictaphone. Il y a pas mal de couches dans le son, plusieurs niveaux d'écoute qui permettent sans cesse de redécouvrir de nouvelles choses, au casque notamment. Je compose autant que je produis, avec des arrangements, des détails, des choses glanées en voyage ou à Bruxelles. Dans *Ça va pas la tête?*, il y a des samples de gamins que j'ai enregistrés dans la rue à Conakry. Le morceau *Olivia* commence et finit par de la pluie, enregistrée au Japon. Lors d'un séjour dans ma famille de cœur, à Kyoto, j'étais allé visiter Tokyo et je m'étais retrouvé dans un orage de mousson incroyable, où j'avais perdu mon chemin et mes clés. *Matiti* se termine par une marée de guitares dissonantes, enregistrées au Congo, à Kinshasa, sur un vieil enregistreur à cassettes dont j'ai déréglé les bandes pour donner cet effet...

À présent que tu voyages aussi pour jouer ta musique (France, Grande-Bretagne, Pays-Bas, Canada...), où est ta base, ta maison?

Je vis à Bruxelles et je me rends compte que je m'identifie de plus en plus à la multiculturalité de cette ville. Tu peux d'ailleurs t'y balader et passer par le Congo, le Maroc, l'Amérique latine, le Japon, Paris... puis tu n'es pas très loin de Gand et de la mer du Nord. Mes parents se sont rencontrés ici. C'est devenu ma base, oui, avec une qualité de repos et d'appartenance.

ALBUM *TÊME TAN* (PIAS). DÈS LE 6/10.

EN CONCERT LE 6/8 À ESPERANZAH. LE 18/8 AU PUKKELPOP. LE 9/9 À DEEP IN THE WOODS.